

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 32

Artikel: Le feuilleton : les deux dames de chez Marc-Antoine : [suite]
Autor: Héritier, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des choux et du bouilli, et puis qu'on trouvait ça bon.

— Et puis, à présent qu'ils ont du rôti et des petits pois, crois-tu qu'ils se régalaient mieux ?

— Ma foi non, et puis, de notre temps, on savait mieux s'amuser qu'eux.

— Et puis les filles !... c'était au moins des filles, en dansant on tenait au moins quelque chose... te rappelles-tu la Rosine ?...

— Et la Marie au tambour...

Ils s'en vont en s'appuyant sur leurs cannes...

Là-bas, au coin de la laiterie, l'Augustine et la Sophie parlent des prix...

— Il paraît qu'il y en a de toute beauté, une bassine à confitures, par exemple... si seulement Jules pouvait l'avoir.

— Il paraît que tout le monde aura un prix.

— Oui, ils ont même acheté un prix de consolation pour le tout dernier, c'est un moulin à poivre qui coûte huitante centimes.

— Oh bien alors, tu peux compter que ce sera pour mon Eugène qui ne sait rien faire que des trous pour les grillots.

— Que veux-tu, tout le monde ne peut pas tirer comme ce monsieur Hartmann...

Là-bas, en face de l'auberge, sur ce banc au soleil, voilà pourtant quelqu'un qui ne pense pas à l'abbaye. C'est la mère Duvillars. Elle a un catarrhe chronique, et tousse à fendre l'âme.

Ces derniers jours, elle a bien baissé. Dans la maison, on entend ses deux petites-filles qui rient aux éclats. Elles se réjouissent pour l'abbaye, elles ont fait des robes roses si jolies...

Mère Duvillars, crampez-vous pour ne pas acourir avant l'abbaye... Puisque vous avez tant fait que d'arriver à huitante-six ans, tâchez de tenir encore quatre ou cinq jours... Croyez-moi, mère Duvillars, si vous voulez que vos petites-filles pleurent sur vous et non sur leurs jolies robes roses...

Tout à coup, dans la rue et sur la place, une rumeur s'élève. Tout le monde regarde du côté de l'église où Félix, le couvreur, est en train de hisser le drapeau fédéral qui flottera pendant la fête. Lentement, de crampon en crampon, il s'élève contre le toit aigu... Tout le monde retient son souffle. L'Augustine et la Sophie poussent de sourdes exclamations, la mère Mercet murmure : Mon Dieu que c'est beau d'être jeune...

La grand-mère Duvillars cesse de tousser et jerd son air accablé... Maintenant, il est en haut. De la main gauche, il se tient, de la droite, il tire à lui le drapeau, lentement le hisse et le plante dans l'anneau de fer... Contre le doux ciel du crépuscule, tous ces gestes lents ont l'air d'un rite.

En disant que c'est beau, cet homme qui, pour dédier à la patrie la fête de son village, a osé hasarder sa vie, je ne crois pas me tromper... Et voilà justement la mère Mercet qui pense comme moi, elle a la larme à l'œil. Riez d'elle si vous voulez.

Maintenant, contre le doux ciel mauve, le drapeau flotte... Demain matin, un coup de canon annoncera que la fête commence, et les citoyens, après avoir bu une tasse de café et mangé un brissole, mettront le fusil à l'épaule, et partiront pour le stand.

J.-L. Duplan.

EN FACE

Un poivrot parisien, parcourant une rue, devait s'arrêter au numéro 125. Mais, comme il n'y voyait plus clair, il interrogea un agent.

— Pardon, Monsieur, le numéro 125, s'il vous plaît ?

— 125 ? Trottoir en face !

— Ah ! ah ! Trottoir en face, merci.

Il traversa la rue et atteignit le trottoir indiqué. Puis, pour plus de sûreté, il demanda à un autre agent qui se trouvait là :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, le trottoir d'en face ?

— Le trottoir d'en face ? fit l'agent, mais non, voyons... il est de l'autre côté.

— J'en viens, et l'on m'a dit que c'était ici !

A l'école. — Mon petit Jules voulez-vous me dire ce que c'est que le ciel ?

— Monsieur, c'est le plafond de la terre.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

— J'ai tout ce qu'il faut à la maison, mademoiselle, merci mille fois, mademoiselle.

Ah ! ce n'est pas Lina, la femme de chambre, qui eût fait une telle réponse ! Non, décidément, elle ne comprenait pas cette fierté chez des villageois. Et s'ils l'avaient amusée au début, maintenant ils l'exaspéraient presque. A ses yeux, Marc-Antoine, un instant mis à part, était redevenu le paysan mal habile et le maître d'école raisonneur. Pis encore : il faisait des vers. L'ennui rend insociable d'abord, ensuite méchant. Elle devenait, dans tous les cas, injuste. Sa politesse un peu hautaine, son rire indéfinissable, son air distant la rendirent, tout à coup, fort peu charmante, malgré ses yeux bleus gris et son extraordinaire chevelure.

Mariette, bousculée un matin à propos d'eau chaude était venue pleurer à la cuisine.

— Elle est insupportable. Je ne sais plus comment faire pour la contenter.

Mais tante Julie l'avait consolée, excusant ces vacuités, les expliquant :

— Tu comprends. Elle est malade. Il ne faut pas lui en vouloir. Elle n'y peut rien, cette demoiselle. Si elle n'avait pas été malade, elle ne serait pas venue ici. C'est donc qu'il lui faut lui passer quelque chose.

Catherine grommela :

— C'est une « piome », rien d'autre. C'est malade quand ça veut. Si la mère n'était pas toute aux petits soins autour de mademoiselle, ça marcherait autrement. Bien, il y aurait fait beau voir que ma sœur Méry, qui était pourtant pleine de « rhumatismes » ait mené un pareil train par chez nous. Oui, il y aurait fait beau voir !

Tante Julie les apaisait toutes deux, surtout Catherine qui, dans ces moments d'indignation, ne parlait rien moins que de brûler le rôti et de faire trancher la crème. Mais, c'étaient propos de bonne femme. Elle avait trop la fierté de ses talents culinaires pour s'exposer à un blâme, et trop de fierté de la maison pour exposer tante Julie à une remarque désobligeante.

Madame Gerbier paraissait, elle aussi, plus déprimée et plus lasse que d'habitude. A table, elle ne parlait pas : Pauline non plus, d'ailleurs, et Marc-Antoine, que cette attitude dérouterait, trouva bientôt d'excellents prétextes pour ne plus paraître aux repas. Tantôt il avait à faire au village, tantôt dans les chalets du haut, tantôt ici, tantôt là. Ces absences régulières et soudaines ne passaient pas inaperçues. Pauline disait :

— C'est un homme fort occupé que M. Dupertuis. On voit qu'il a en mains les affaires municipales.

Tante Julie ne répondait pas, Pauline en était pour ses frais de moquerie. D'ailleurs sa méchanceté à coups d'épingle s'exerçant aussi bien sur sa mère que sur les indifférents. On aurait dit que Mlle Gerbier s'efforçait à déplaire ; et ceux qui cherchaient à la satisfaire la contrariaient visiblement. Mécontente de tout, elle dépréciait tout.

Marc-Antoine n'y comprenait rien et, naïf, s'attribuait même un revirement si absolu.

— Mais, alors, que lui ai-je fait ? Ai-je été impoli ? Ai-je été trop familier ? Ai-je manqué de complaisance ?

Les dernières paroles échangées avec Pauline — en dehors des devoirs de courtoisie et des banalités courantes — avaient suscité une nouvelle escarmouche. On parlait d'un vieux bourgeois de Fiermont, entretenu par la commune et dont la méchanceté, la mauvaise humeur permanente, étaient proverbiales dans la montagne. On disait : « Crouie comme David Peter » ou « Gringe comme David Peter ». Le pauvre était devenu un terme de comparaison. Et Marc-Antoine, prétendait que lorsque les gens sont mauvais, ce n'est pas toujours parce qu'ils sont pis que les autres, mais c'est simplement parce qu'on ne les aime pas.

Cette idée amusa beaucoup Pauline.

— Mais, monsieur, dit-elle, il faudrait aussi qu'ils fissent quelque chose pour qu'on les aimât. On ne peut pourtant pas caresser les orties parce que c'est involontairement qu'elles brûlent.

— Faire quelque chose pour être aimé, mademoiselle ? Cela, bien souvent, ne suffit guère. Nombre d'entre eux ont débuté par là, mais on les a rabroués pour diverses raisons, pour leur laid, ou pour leur bêtise, ou pour leur misère, que sais-je ? Alors, ces gens-là se sont dit : « Si j'étais bon et doux et ten-

dre, ça me ferait beaucoup de peine qu'on ne soit pas gentil avec moi, qu'on ne me dise jamais de ces jolis mots comme je voudrais qu'on m'en dise. Alors je suis devenu désagréable, bourru, hargneux. Et si on me hait, je peux dire : tu ne l'as pas volé. » Voilà ce qui s'est passé pour beaucoup de ces pauvres diables.

Pendant tout ce petit discours, un peu pédant il est vrai, Pauline avait regardé Marc-Antoine et ce regard, qu'aiguillait un beau brin d'ironie, n'avait rien d'admiratif. Les derniers mots prononcés, elle se leva, s'inclina avec une politesse effectuée et dit :

(A suivre). G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Aux habitués du Théâtre Lumen : La direction avise le public que, devant effectuer une transformation dans sa salle, l'établissement sera fermé du vendredi 5 au jeudi 11 août 1927 inclus. A partir du vendredi 12 août jusqu'au jeudi 18 août inclus, spectacles en soirée seulement, et dès vendredi 19 août, reprise habituelle des représentations.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, « Les Mains d'Orlac », magnifique production artistique et dramatique réalisée par Robert Wiene, d'après le roman de l'écrivain français : Maurice Renard. Au même programme, Raymond Griffith dans « Raymond gagne le prix ! », comédie sportive et humoristique en 3 parties. Aux actualités : les grandes manifestations de Vevey, film tourné à Vevey, en août 1927. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 7, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent-27

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix. Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOR, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.